

Yoga de la perfection de soi

chapitre 11

La perfection de l'égalité

La toute première nécessité de la perfection spirituelle est l'égalité parfaite. La perfection, au sens où nous employons ce terme dans le yoga, signifie le passage d'une nature inférieure, non divine, à une nature supérieure et divine. En termes de connaissance, c'est l'être qui se revêt de son moi supérieur et se dépouille de son moi inférieur obscur et fragmentaire ; c'est une transformation de notre état imparfait en la plénitude ronde et lumineuse de notre personnalité vraie et spirituelle. En termes de dévotion et d'adoration, c'est un changement à l'image de la nature et de la loi de l'être du Divin, c'est une union avec celui auquel nous aspirons ; car si cette similitude, cette union en la loi de l'être fait défaut, l'unité de l'esprit transcendant, universel et individuel n'est pas possible. La suprême nature divine se fonde sur l'égalité. Cet énoncé reste vrai, que nous considérons l'Être Suprême comme un pur Moi ou Esprit silencieux, ou comme le Maître divin de l'existence cosmique. Le Moi pur est égal, impassible, témoin de tous les événements et de toutes les relations de l'existence cosmique dans une paix impartiale. Il n'a pas d'aversion pour cette existence — l'aversion n'est pas l'égalité, et si telle était l'attitude du Moi devant l'existence cosmique, comment l'univers aurait-il jamais pu commencer d'exister ni poursuivre ses cycles ? — mais le détachement, le calme du regard égal, la supériorité vis-à-vis des réactions qui troublent l'âme plongée dans la nature extérieure et la réduisent à une faiblesse impuissante, telle est la substance même de la pureté de l'Infini silencieux et la condition de son assentiment impartial et de son appui aux innombrables aspects du mouvement universel. Mais cette même égalité est aussi la condition de base du pouvoir du Suprême quand il gouverne et déroule ces mouvements.

Le Maître de toutes choses ne peut être affecté ni troublé par les réactions des choses ; s'il l'était, il serait soumis aux choses et non leur maître ; au lieu d'être libre de les façonner selon sa volonté et sa sagesse souveraines ou selon la vérité et la nécessité intérieures de ce qui se cache derrière leurs relations, il serait contraint d'agir selon les exigences des accidents et des phénomènes temporaires. La vérité de toutes choses est dans le calme de leur profondeur, non dans la vague mouvante et inconstante des formes de la surface. C'est de cette profondeur que l'Être conscient suprême, en sa connaissance, sa volonté et son amour divins, gouverne leur évolution, qui, pour notre ignorance, paraît être si souvent une confusion et une aberration cruelles, et il n'est point troublé par les clameurs de la surface. La nature divine ne partage pas nos tâtonnements ni nos passions ; quand nous parlons de la fureur ou de la faveur divine, ou de Dieu qui souffre en l'homme, nous nous servons d'un langage humain qui traduit faussement la signification intérieure du mouvement que nous dépeignons. Nous commençons à entrevoir la vérité réelle des choses quand nous sortons du mental phénoménal et que nous nous élevons sur les hauteurs de l'être spirituel. Car, alors, nous percevons que dans le silence du Moi comme dans son action cosmique, le Divin est toujours Satchidânanda, une existence infinie, une conscience infinie et un infini pouvoir d'existence consciente fondé sur rien d'autre que lui-même, une infinie béatitude en toute son existence. Et nous commençons nous-mêmes à vivre dans une lumière, une énergie et une joie égales — car telle est la traduction psychologique de la connaissance, de la volonté et de la félicité divines en nous-mêmes et dans les choses — qui de ces sources infinies se déversent dans

l'action universelle. Fort de cette lumière, de ce pouvoir et de cette joie, un moi, un esprit secret en nous, accepte les signes duels de cette transcription mentale de la vie et les transmue sans cesse en la substance de son expérience parfaite ; si cette existence plus vaste, cachée, n'était pas déjà en nous, nous ne pourrions supporter la pression de la force universelle, ni subsister dans ce monde énorme et dangereux. L'égalité parfaite de notre esprit et de notre nature est un moyen qui nous permet de faire un pas en arrière, de nous retirer de la conscience extérieure ignorante et troublée afin d'entrer dans le royaume des cieux intérieurs et posséder les royaumes éternels de l'esprit, rājyam samriddham, dans la vastitude, la joie et la paix. Cette élévation de soi à la nature divine est tout le fruit et toute la raison d'être de la discipline d'égalité qu'exige de nous le but de perfection de soi dans le yoga.

Une égalité et une paix d'âme parfaites sont indispensables pour changer complètement la substance de notre être en la substance du moi en l'extrayant de l'actuelle texture de notre mentalité troublée. Elles sont également indispensables si nous aspirons à remplacer notre activité actuelle confuse et ignorante par des œuvres maîtrisées et lumineuses, jaillies d'un esprit libre qui gouverne sa nature à l'unisson de l'être universel. Une action divine, voire même une action humaine parfaite, est impossible si nous ne possédons pas l'égalité d'esprit et l'égalité des énergies motrices de notre nature. Le Divin est égal pour tous, il soutient impartialement son univers, voit tout d'un même regard, consent à la loi de l'être en développement qu'il a fait surgir des profondeurs de son existence, tolère ce qui doit être toléré, abaisse ce qui doit être abaissé, exalte ce qui doit être exalté, crée, conserve et détruit avec une égale et parfaite compréhension de toutes les causes et toutes les conséquences et de tout le cheminement du sens spirituel et pratique de tous les phénomènes. Dieu n'obéit pas à quelque trouble désir passionné quand il crée, ni ne maintient et préserve par attachement ou préférence partielle, ni ne détruit dans la fureur de quelque courroux, dégoût ou aversion. Le Divin traite le grand et le petit, le juste et l'injuste, l'ignorant et le sage, comme le Moi de tous qui, profondément intime et uni à chaque être, conduit chacun suivant sa nature et son besoin avec une parfaite compréhension, tout, il fait mouvoir toute chose suivant son vaste but à travers les cycles et, par des progressions et des régressions apparentes, tire l'âme dans l'évolution vers ce développement sans cesse plus élevé qui est le sens de la poussée cosmique. L'individu en quête de perfection qui veut unir sa volonté à celle du Divin et faire de sa nature un instrument des fins divines, doit s'élargir, sortir des conceptions partielles et des motifs égoïstes de l'ignorance humaine, et se modeler à l'image de cette suprême égalité.

Cet équilibre égal dans l'action est particulièrement nécessaire pour le sādhan du yoga intégral. D'abord il doit apprendre à acquiescer, avec une parfaite égalité, cet assentiment et cette compréhension qui adhèrent à la loi de l'action divine sans essayer de lui imposer une volonté partielle ni les revendications violentes d'une aspiration personnelle. Une sage impersonnalité, une tranquille égalité, une universalité qui voit en toutes choses des manifestations du Divin ou de l'unique Existence, qui ne se fâche point, ne se tourmente point, ne s'impatiente point de la tournure des événements et, d'autre part, qui n'est pas excitée ni trop ardente ni précipitée et qui voit que la loi doit être suivie et la marche du temps respectée, observe et comprend avec sympathie la réalité présente des choses et des êtres, mais regarde aussi, derrière les apparences actuelles, leur sens intérieur, et, en avant, le déroulement de leurs possibilités divines — telle est la première qualité exigée de ceux qui veulent travailler comme des instruments parfaits du Divin. Mais cet acquiescement impersonnel est seulement une

base. L'homme est l'instrument d'une évolution qui porte le masque de la lutte au début mais qui découvre de plus en plus le sens profond et plus vrai d'une adaptation constamment sage, jusqu'à ce que, dans l'échelle ascendante, cette évolution revête la vérité et la signification profonde de l'harmonie universelle maintenant cachée derrière la lutte et les adaptations. L'âme humaine accomplie est nécessairement et toujours un instrument qui hâte les cheminements de l'évolution. Pour cela, il faut dans une certaine mesure que la nature possède un pouvoir divin capable d'agir avec la souveraineté de la volonté divine. Mais pour être accompli et permanent, régulier dans l'action, vraiment divin, ce pouvoir doit œuvrer sur la base d'une égalité spirituelle, d'une calme identification impersonnelle et égale avec tous les êtres, d'une compréhension de toutes les énergies. Le Divin agit avec un prodigieux pouvoir dans les myriades d'œuvres de l'univers, mais il s'appuie sur la lumière et la force d'une unité, d'une liberté et d'une paix imperturbables. Telles sont les œuvres divines que l'âme parfaite a pour mission d'accomplir. Or, l'égalité est l'état d'être qui rend possible ce changement d'esprit dans l'action.

Cependant, même une perfection humaine ne peut se passer d'égalité ; c'est l'un de ses éléments principaux, voire son atmosphère essentielle. Pour être digne de ce nom, la perfection humaine doit inclure deux pouvoirs : la maîtrise de soi et la maîtrise du milieu ; et elle doit chercher à atteindre leur plus haut degré accessible à la nature humaine. Comme on disait jadis, le besoin humain de perfection de soi consiste à être « maître de soi » et « maître autour de soi », svarât et samrât. Mais il n'est pas possible d'être maître de soi si l'on est soumis aux attaques de la nature inférieure, aux perturbations du chagrin et de la joie, aux contacts violents du plaisir et de la douleur, au tumulte des émotions et des passions, à l'esclavage des sympathies et des antipathies personnelles, aux lourdes chaînes du désir et de l'attachement, à l'étroitesse des opinions ou des jugements personnels et émotionnels avec toutes leurs préférences, aux multiples chocs de l'égoïsme qui harcèlent et laissent leur marque sur notre pensée, nos sentiments et nos actions. Toutes ces petites choses sont l'esclavage du moi inférieur ; le « je » supérieur en l'homme doit les écraser s'il veut être le souverain de sa propre nature. Surmonter ces choses est la condition de la maîtrise de soi ; mais pour les surmonter, encore une fois, l'égalité est la condition et l'essence du mouvement. Être complètement libre de toutes ces atteintes — si possible, ou du moins être leur maître et se tenir au-dessus d'elles —, telle est l'égalité. En outre, celui qui n'est pas maître de soi ne peut être maître de son milieu. La connaissance, la volonté, l'harmonie nécessaires à la maîtrise extérieure ne peuvent venir que comme un couronnement de la conquête intérieure. Elles sont le partage de l'âme qui se possède elle-même et du mental qui poursuit avec une égalité désintéressée la Vérité, la Droiture et la Largeur universelle, seules capables de cette maîtrise, sans jamais oublier le grand idéal qu'elles présentent à notre imperfection, mais en comprenant en même temps et en tenant pleinement compte aussi de tout ce qui semble les contredire et empêcher leur manifestation. Cette règle est valable même aux niveaux de notre mentalité humaine actuelle qui ne peut parvenir qu'à une perfection limitée. Or, l'idéal du yoga reprend le but du svarâjya et du sâm râjya en lui donnant une base spirituelle plus vaste. Là, la maîtrise de soi et du milieu atteint son plein pouvoir, elle s'ouvre aux degrés divins de l'esprit ; car c'est par l'union avec l'Infini, par l'action du pouvoir spirituel sur le fini qu'une perfection intégrale et suprême de notre être et de notre nature trouve son fondement originel.

Une égalité parfaite, non seulement du moi mais dans la nature, est la condition du yoga de la perfection de soi. Le premier pas vers cette égalité sera évidemment la

conquête de notre être émotif et vital, car c'est là que se trouvent la plus grande source de trouble, les forces d'inégalité et de sujétion les plus effrénées, les revendications les plus acharnées de notre imperfection. L'égalité de ces parties de notre nature s'acquiert par une purification et une libération. L'égalité est en fait le signe même de la libération. Pour être affranchi de la domination des flambées du désir vital et de la tempétueuse sujétion de l'âme aux passions, il faut un cœur calme et égal et un principe de vie gouverné par la vision largement étendue d'un esprit universel. Le désir est l'impureté du Prâna, du principe de vie, et c'est lui qui nous enchaîne. Un Prâna délivré est une âme de vie heureuse et satisfaite qui affronte sans désir le contact des choses extérieures et les reçoit sans se troubler ; délivrée, soulevée au-dessus de la dualité asservissante des attractions et des répulsions, indifférente aux sollicitations du plaisir et de la douleur, ni excitée par l'agréable, ni troublée ni accablée par le désagréable, ne s'accrochant pas par attachement aux contacts qu'elle préfère ni ne repoussant violemment ceux qui lui répugnent, l'âme de vie s'ouvrira dans son expérience à un ordre de valeurs plus large. Tout ce qui lui vient du monde, ce qui la menace ou la séduit, elle le réfèrera aux principes supérieurs, à une raison et à un cœur en contact avec la lumière ou changés par la joie paisible de l'esprit. Ainsi tranquilisée, maîtrisée par l'esprit et ne cherchant plus à imposer sa propre maîtrise à l'âme plus profonde et plus raffinée en nous, cette âme de vie sera elle-même spiritualisée et œuvrera comme un instrument clair et noble des relations divines de l'esprit avec les choses. Il n'est pas question ici d'un anéantissement ascétique de l'impulsion de vie, ni d'une négation de son utilité et de ses fonctions inhérentes. Ce n'est pas sa mort que l'on exige, c'est sa transformation.

La fonction du Prâna est la jouissance ; mais la jouissance vraie de l'existence est un Ânanda spirituel intérieur, ce n'est pas une jouissance fragmentaire et troublée comme celle de nos plaisirs vitaux, émotifs ou mentaux, dégradés comme ils le sont maintenant par la domination du mental physique, mais une jouissance universelle, profonde, une concentration massive de béatitude spirituelle possédée dans la calme extase de notre être et de tout être. Posséder est sa fonction ; par la possession, l'âme a la jouissance des choses ; mais la vraie possession est large et intérieure, elle n'a pas besoin de s'emparer extérieurement des choses, car ce serait une autre forme de soumission. Toute possession ou jouissance extérieure sera seulement une occasion offerte à l'Ânanda spirituel de jouer avec les formes et les phénomènes de son être cosmique. Nous devons renoncer à la possession égoïste, à nous approprier toutes choses comme l'ego veut s'approprier Dieu, les êtres et le monde, parigraha, si nous voulons que puisse émerger cette Chose plus grande, cette vie plus large, universelle, parfaite. Tyaktena bhunjâthâh, en renonçant au sens égoïste du désir et de la possession, l'âme jouit divinement d'elle-même et de l'univers.

De même, un cœur libre est un cœur délivré des tempêtes des affections et des passions ; les assauts du chagrin, de la colère, de la haine, de la peur, l'inégalité de l'amour, le trouble de la joie, les blessures du chagrin, quittent le cœur égal et le laissent large, calme, apaisé, lumineux, divin. Ces affections ne sont pas inévitables pour la nature essentielle de notre être, ce sont des créations de la structure actuelle de notre nature extérieure active, mentale et vitale, et ses transactions avec le milieu. C'est le sens de l'ego qui est responsable de ces aberrations, il nous pousse à agir comme des êtres séparés qui font de leurs exigences et de leurs expériences isolées le critère des valeurs de l'univers. Quand nous vivons uni au Divin en nous-mêmes et à l'esprit de l'univers, ces imperfections s'éloignent et disparaissent dans la calme puissance et la félicité égale de l'existence spirituelle intérieure. Toujours présente en nous, cette vie intérieure transforme les contacts extérieurs avant qu'ils ne la touchent,

elle les fait passer par une âme subliminale, psychique en nous, qui est l'instrument caché de sa joie d'être. Par l'égalité du cœur, nous échappons à cette âme de désir troublée qui règne à la surface, nous ouvrons les portes de cet être plus profond, nous recueillons ses réponses et imposons leurs vraies valeurs divines à tout ce qui sollicite notre être émotif. Dans cette perfection nous vivons, le cœur animé de sentiments spirituels, un cœur libre, heureux, égal, qui embrasse tout.

Cette perfection, ici encore, n'exige pas une insensibilité sévère et ascétique, une distante indifférence spirituelle, ni l'âpre austérité d'un refoulement. Ce n'est pas la mort de la nature émotive, mais sa transformation. Tout ce qui, dans notre nature extérieure, se présente ici-bas sous des formes perverses ou imparfaites, possède un sens et une utilité qui se révèlent quand nous retournons à la vérité plus vaste de l'être divin. L'amour ne sera pas détruit mais rendu parfait, élargi à sa suprême capacité, approfondi en une extase spirituelle ; ce sera l'amour de Dieu, l'amour de l'homme, l'amour de toutes les choses parce qu'ils sont nous-mêmes et parce qu'ils sont des êtres et des pouvoirs du Divin ; un amour large et universel parfaitement capable de relations variées remplacera l'amour vociférant et égoïste, replié sur soi, pétri de petites joies et de petits chagrins et de demandes insistantes, affligé par l'habituel spectacle coloré qu'offrent les colères, les jalousies et les petites satisfactions de la vie, les ruées vers l'unité et les mouvements de fatigue, les divorces et les séparations, auquel nous attribuons maintenant une si haute valeur. Le chagrin disparaîtra ; une sympathie égale et un amour universel prendront sa place, mais au lieu d'une sympathie qui souffre, ce sera un pouvoir, lui-même libéré, puissant, capable de fortifier, d'aider, de délivrer. Pour l'esprit libre, la colère et la haine sont impossibles, mais non la puissante énergie divine de Rudra 1 qui peut livrer bataille sans haine et détruire sans colère, parce que, tout le temps, il perçoit que ce qu'il détruit est une partie de lui-même, l'une de ses manifestations, et, par conséquent, rien n'altère sa sympathie pour ceux en qui s'incarnent ces manifestations, car il les comprend. Toute notre nature émotive sera soumise à cette haute transformation libératrice ; mais, pour qu'elle s'effectue, une égalité parfaite est nécessaire.

1. L'aspect destructeur de Shiva.

Cette même égalité doit être réalisée dans les autres parties de notre être. Tout notre être dynamique agit sous l'influence d'impulsions changeantes qui sont des manifestations de la nature inférieure ignorante. Nous obéissons à ces poussées ou nous les contrôlons en partie, ou bien nous exerçons sur elles l'influence fluctuante de notre raison qui les tempère, de nos sentiments esthétiques qui les raffinent, de notre mental et de nos notions éthiques qui les disciplinent. Une trame enchevêtrée de bien et de mal, d'utile et de nuisible, d'activités harmonieuses ou désordonnées, tel est le fruit mélangé de notre entreprise, une toise variable de la raison et de la déraison humaines, de la vertu et du vice, de l'honneur et du déshonneur, du noble et de l'ignoble, des habitudes approuvées et désapprouvées par les hommes, un grand tourment d'approbation et de désapprobation de soi, ou de pharisaïsme et de dégoût, de remords, de honte et de dépression morale. Sans doute, ces choses sont-elles très nécessaires à présent pour notre évolution spirituelle. Mais le chercheur d'une perfection plus vaste se détachera de toutes ces dualités, les regardera d'un œil égal et, par l'égalité, parviendra à l'action impartiale et universelle d'un tapas dynamique, d'une énergie spirituelle au sein de laquelle sa force et sa volonté personnelles seront transformées en les instruments, corrects et purifiés, d'un calme supérieur qui est le secret de l'action divine. Les règles mentales ordinaires seront dépassées à partir de cette base d'égalité dynamique. Notre volonté tournera son regard au-delà et

cherchera la pureté d'une existence divine, le mobile d'un divin pouvoir de volonté guidé par la connaissance divine dont notre nature parfaite sera l'agent, yantra. Ceci n'est pas possible d'une façon intégrale tant que l'ego dynamique et sa soumission aux impulsions émotives et vitales ou aux préférences du jugement personnel s'immisce dans notre action. Une parfaite égalité de la volonté est le pouvoir qui dissout le nœud des impulsions dynamiques inférieures. Cette égalité n'y répondra pas, elle attendra d'être mue par une vision plus vaste venue de la Lumière au-dessus du mental ; elle ne jugera pas, ni ne gouvernera les jugements de l'intellect, mais attendra l'illumination et la direction venues d'un plan de vision supérieur. À mesure qu'elle s'élèvera vers l'être supramental et s'élargira intérieurement dans des étendues spirituelles, la nature dynamique, de même que la nature émotive et prânique, se transformera, se spiritualisera pour devenir un pouvoir de la nature divine. Il y aura de nombreux trébuchements, bien des erreurs et des imperfections dans l'adaptation des instruments à leur fonctionnement nouveau, mais forte de son égalité grandissante, l'âme ne sera pas troublée outre mesure ni affligée par ces accidents, parce que, confiante en la direction de la Lumière et du Pouvoir dans notre moi et au-dessus du mental, elle ira son chemin avec une ferme assurance et, dans un calme grandissant, sera prête à affronter toutes vicissitudes, jusqu'à ce que le processus de transformation soit achevé. La promesse de l'Être Divin dans la Gîtâ sera l'ancre de sa résolution : « Abandonne tous les dharmas et prends refuge en Moi seul ; je te délivrerai de tout péché et de tout mal, ne t'afflige point. »

L'égalité du mental pensant fera partie — une très importante partie — de la perfection des instruments de la nature. Notre séduisant attachement plein de bonnes justifications pour nos préférences intellectuelles, pour nos jugements, nos opinions, nos imaginations, pour les associations limitées de la mémoire qui forment la base de notre mentalité, pour les rabâchages de notre mental habituel, les obstinations de notre mental pragmatique, et même les limitations de notre mental de vérité intellectuel, doit suivre le même chemin que les autres attachements et céder la place à l'impartialité d'une vision égale. Dans son égalité, le mental pensant regardera en spectateur la connaissance et l'ignorance, la vérité et l'erreur, ces dualités créées par la nature limitée de notre conscience, et la partialité de notre intellect avec sa petite réserve de raisonnements et d'intuitions ; il acceptera l'une et l'autre sans se laisser lier d'un côté ni de l'autre aux fils de l'écheveau, et restera dans l'attente d'une transcendance lumineuse. Dans l'ignorance, il verra une connaissance prisonnière qui cherche ou attend sa délivrance ; dans l'erreur, une vérité en marche qui s'est égarée ou qui a été précipitée en des formes trompeuses par le mental tâtonnant. De l'autre côté, il ne se considérera pas comme lié ou limité par sa connaissance, ni ne sentira qu'elle lui interdit de marcher vers de nouvelles illuminations, et il ne se saisira pas trop violemment non plus de la vérité, même quand il s'en servira pleinement, ni ne l'enchaînera tyranniquement à ses formules présentes. Cette égalité parfaite du mental pensant est indispensable parce que le but de ce progrès est la lumière plus vaste qui vient d'une région de cognition spirituelle supérieure. Cette égalité est délicate et difficile entre toutes, c'est celle que le mental humain pratique le moins ; sa perfection est impossible à réaliser tant que la lumière supramentale n'inonde pas pleinement une mentalité tournée vers le haut. Or il faut que l'intellect veuille cette égalité avec toujours plus d'ardeur pour que cette lumière puisse travailler librement sur la substance mentale. Ceci non plus n'implique pas un renoncement aux recherches de l'intelligence et à ses fins cosmiques, pas une indifférence ni un scepticisme impartial, non plus qu'une immobilisation de toute pensée en le silence de l'Ineffable. L'immobilisation de la pensée mentale peut faire partie de la discipline lorsqu'il s'agit

de libérer le mental de son propre fonctionnement partial afin qu'il puisse devenir le canal égal d'une lumière et d'une connaissance supérieures, mais il faut également une transformation de la substance mentale elle-même, sinon la lumière supérieure ne peut pas prendre pleinement possession du mental ni revêtir une forme qui s'impose, et que s'accomplisse les œuvres ordonnées par la conscience divine dans l'être humain. Le silence de l'Ineffable est une vérité de l'être divin, mais le Verbe qui jaillit de ce silence est aussi une vérité et c'est à ce Verbe qu'il faut donner corps dans la forme consciente de notre nature.

Mais finalement, toute cette égalisation de la nature est une préparation pour que l'égalité spirituelle suprême prenne possession de l'être tout entier et crée une atmosphère générale où la lumière, le pouvoir et la joie du Divin pourront se manifester en l'homme avec une plénitude grandissante. Cette égalité est l'égalité éternelle du Satchidânanda. C'est l'égalité de l'être infini existant en soi, une égalité de l'esprit éternel, mais qui façonne selon son propre moule le mental, le cœur, la volonté, la vie et l'être physique. C'est l'égalité de la conscience spirituelle infinie qui contiendra et sous-tendra le flot béatifique et les ondes d'une connaissance divine qui nous comble. C'est l'égalité du Tapas divin qui insuffle l'action lumineuse de la volonté divine dans toute la nature. C'est l'égalité de l'Ânanda divin sur lequel repose le jeu d'une félicité divine universelle, d'un amour universel et d'une sensibilité sans borne à la beauté universelle. Dans cette égalité intégrale, la paix et le calme idéal de l'Infini deviendront le vaste éther de notre être parfait, mais en même temps, l'action idéale, égale et parfaite, de l'Infini qui utilise notre nature pour agir sur les relations de l'univers sera l'épanchement paisible du pouvoir de l'Infini dans notre être. Tel est le sens de l'égalité dans le langage du yoga intégral.

Yoga de la perfection de soi

chapitre 12

La voie de l'égalité

Nous avons vu dans les chapitres précédents que l'égalité complète et parfaite comportait deux aspects. On peut donc y parvenir par deux mouvements successifs. L'un nous affranchit de l'action de la nature inférieure et nous conduit à la paix et la sérénité de l'être divin ; l'autre nous délivre en nous faisant vivre entièrement dans la nature supérieure, avec tout son pouvoir, et nous permet ainsi d'atteindre à l'équilibre stable et à l'universalité d'une connaissance, d'une volonté d'action et d'un Ânanda divins et infinis. Le premier mouvement se traduit par une égalité passive ou négative, une réceptivité égale et impassible face aux impacts et aux phénomènes de l'existence, qui nie les dualités des apparences ou des réactions que les phénomènes nous imposent ; le deuxième, par une égalité active, positive, qui accepte les phénomènes de l'existence, mais seulement en tant que manifestations de l'être divin unique, et y répond sans se laisser troubler, grâce à la nature divine en nous qui les transmue en ses valeurs cachées. Dans le premier mouvement, nous vivons dans la paix du Brahman unique et rejetons la nature de l'Ignorance active. Dans le deuxième, nous vivons dans cette même paix mais aussi dans l'Ânanda du Divin. La vie de l'âme dans la nature porte alors les signes de la connaissance, de la joie d'être et du pouvoir divins. Cette double orientation, unie par un principe commun, détermine la façon dont l'égalité progresse dans le yoga intégral.

L'effort d'égalité passive ou purement réceptive peut partir de trois principes différents, ou de trois attitudes qui mènent toutes au même résultat, et finalement aux trois états suivants : l'endurance, l'indifférence et la soumission. Le principe d'endurance fait appel à la force de l'esprit en nous ; il nous rend capable de supporter tous les contacts, tous les impacts et les suggestions de la Nature phénoménale qui nous assiègent de tous côtés, sans être terrassés ni contraints de subir aucun effet sur les plans émotionnel, sensoriel, dynamique ou intellectuel. Le mental extérieur dans la nature inférieure n'a pas cette force, il n'a que celle d'une conscience limitée qui s'accommode au mieux de tout ce qui se déverse sur elle ou l'assiège dans ce grand tourbillon de conscience et d'énergie qui l'environne sur ce plan d'existence. Certes, le fait même que le mental puisse subsister et affirmer son être individuel dans l'univers, est dû à la force de l'esprit en lui, mais il est incapable de la puiser dans toute l'infinitude de sa puissance pour affronter la vie ; s'il en était capable, il serait tout à la fois l'égal et le maître de son monde, mais en réalité il doit se débrouiller comme il peut. Il affronte certains impacts et peut les assimiler, les équilibrer ou les maîtriser partiellement ou complètement, pour un temps ou définitivement, et cela suscite en lui des réactions émotives et sensorielles de joie, de plaisir, de satisfaction, de sympathie, d'amour, etc., ou des réactions intellectuelles et mentales d'acceptation, d'approbation, de compréhension, de connaissance, de préférence. Cédant à leur attrait et à son propre désir, sa volonté s'en saisit pour tenter de les prolonger, les revivre, les créer, les posséder, en faire l'agrément habituel de sa vie. D'autres impacts auxquels il se trouve confronté lui paraissent trop intenses ou trop différents de lui et discordants, ou trop faibles pour le satisfaire ; ce sont des éléments qu'il ne peut ni supporter ni mettre en accord avec lui-même ni assimiler, et il se voit contraint d'y répondre par le chagrin, la douleur, le malaise, l'insatisfaction, l'aversion, la désapprobation, le rejet, l'incapacité de les comprendre et de les connaître, ou le refus de les admettre. Il essaie de se protéger, de leur échapper, d'éviter ou de réduire au

minimum leur récurrence ; parfois aussi, il a des mouvements de peur, de colère, de recul, d'horreur, d'aversion, de dégoût, de honte ; il serait heureux d'en être délivré mais il n'arrive pas à s'en débarrasser, car il y est attaché ou même les invite et doit donc en souffrir les conséquences ; ces impacts font partie de la vie, ils sont mêlés aux objets mêmes de notre désir, et l'incapacité d'y faire face fait partie de l'imperfection de notre nature. Il y a d'autres impacts que le mental normal réussit à tenir en échec ou à neutraliser et auxquels il réagit spontanément par l'indifférence, l'insensibilité ou la tolérance, mais ce n'est alors ni une acceptation positive et une jouissance, ni un rejet et une souffrance. Ces trois types de réaction se retrouvent aussi bien face aux êtres humains, aux choses, aux événements, qu'aux idées et aux actions et à tout ce qui peut se présenter au mental. Aussi répandues soient-elles, elles n'ont pourtant rien d'absolu ; elles constituent les degrés d'une gamme habituelle qui n'est pas exactement la même pour tous, et varie également selon le moment et les circonstances. Le même impact peut éveiller dans le même mental, à un moment donné, des réactions plaisantes ou positives, et à un autre des réactions hostiles ou négatives, ou indifférentes et neutres.

L'âme qui aspire à la maîtrise peut commencer par opposer à ces réactions la force combative d'une endurance ferme et égale. Au lieu d'essayer de se protéger des impacts déplaisants, de les fuir ou d'y échapper, elle peut y faire face et apprendre à les supporter et à les endurer avec persévérance et courage, avec une égalité croissante ou une austère et calme acceptation. Cette attitude ou cette discipline produit trois résultats, trois pouvoirs d'âme devant les choses. Premièrement, on s'aperçoit que ce qui était tout d'abord insupportable devient facile à endurer : la gamme du pouvoir réceptif s'élève d'un degré ; il faut un impact d'une force de plus en plus grande ou d'une durée de plus en plus prolongée pour susciter le trouble, la douleur, le chagrin, l'aversion ou produire quelque autre note du clavier des réactions déplaisantes. Ensuite on s'aperçoit que la nature consciente se scinde en deux : une partie relève de la nature mentale et émotive normale où les réactions habituelles continuent de se dérouler ; l'autre relève de la volonté et de la raison supérieures, qui observe et n'est pas troublée ni affectée par la passion de la nature inférieure, qui ne l'accepte pas comme sienne, ne l'approuve pas, ne l'autorise pas, n'y participe point. Dès lors, les réactions de la nature inférieure commencent à perdre de leur intensité et de leur pouvoir, elles se soumettent aux suggestions de calme et de fermeté de la raison et de la volonté supérieures et, peu à peu, ce calme et cette fermeté s'établissent dans tout l'être mental et émotif, dans nos sensations même, dans notre vital, dans notre corps. Nous accédons au troisième pouvoir : grâce à cette endurance et cette maîtrise, cette séparation de la nature inférieure et son rejet, nous sommes maintenant capables de nous débarrasser des réactions habituelles, et même, si nous le voulons, de recomposer tous nos modes d'expérience en accord avec la force de l'esprit. Cette méthode s'applique non seulement aux réactions déplaisantes mais même à celles qui sont agréables ; l'âme refuse de s'y abandonner ou de se laisser emporter par elles ; elle reçoit calmement les impacts qui apportent la joie et le plaisir, refuse d'être excitée par eux, et finalement remplace la joie et la quête avide de plaisir du mental par le calme de l'esprit. Cette méthode peut également s'appliquer au mental pensant. Celui-ci apprend à recevoir la connaissance et les limitations de la connaissance sans se troubler : l'âme refuse d'être attirée, de subir la fascination pour telle ou telle pensée attrayante ou d'être repoussée, d'éprouver du dégoût pour telle pensée inhabituelle ou désagréable. Elle sert la Vérité avec détachement, lui laissant le temps de croître sur le terrain d'une volonté et d'une raison fortes, désintéressées, souveraines. Ainsi, peu à peu, l'âme devient égale devant toutes choses, maîtresse d'elle-même et capable de

faire face au monde avec une forte assurance mentale et une sérénité spirituelle invariable.

La deuxième voie privilégie l'attitude d'indifférence impartiale. Sa méthode consiste à rejeter immédiatement l'attraction ou la répulsion, à cultiver à l'égard de toutes choses une lumineuse impassibilité, un rejet, une force d'inhibition, l'habitude de se dissocier de ces réactions. Elles finissent alors par se défaire. Cette attitude repose moins sur la volonté que sur la connaissance, quoique la volonté soit toujours nécessaire. C'est une attitude qui suppose que les passions du mental naissent de l'illusion de la mentalité extérieure ou qu'elles sont des mouvements inférieurs indignes de la vérité calme de l'esprit unique et égal, ou des perturbations vitales et émotives qui doivent être rejetées par la tranquille volonté observatrice et l'intelligence impassible du sage. Elle écarte le désir du mental, rejette l'ego qui attribue aux choses ces valeurs duelles et remplace le désir par une paix impartiale et indifférente, et l'ego par le moi pur, imperturbable, qui n'est plus excité ni bouleversé par les impacts du monde. Ainsi, non seulement le mental émotif est tranquilisé, mais l'être intellectuel, lui aussi, rejette les pensées de l'ignorance et surmonte les simples curiosités de la connaissance inférieure pour accéder à l'unique vérité, éternelle, immuable. Par cette méthode viennent les trois pouvoirs qui nous permettent d'atteindre la paix.

D'abord, on s'aperçoit que le mental est volontairement lié aux petites joies et aux petits désagréments de la vie et qu'en réalité ceux-ci n'ont pas de prise intérieure sur lui si l'âme choisit simplement de se défaire de son habitude d'être déterminée, impuissante face aux phénomènes extérieurs et transitoires. Deuxièmement, on s'aperçoit que dans le mental également une scission peut s'opérer, une partition psychologique entre le mental inférieur ou extérieur encore soumis aux vieux contacts habituels, et la raison, la volonté supérieures, qui se tiennent en arrière et vivent dans le calme indifférent de l'esprit. Autrement dit, un calme intérieur grandit séparément en nous et observe les commotions des parties inférieures sans y prendre part ou sans y consentir le moins du monde. Au début, la raison et la volonté supérieures seront peut-être souvent obscurcies ou envahies, le mental emporté par les suggestions des parties inférieures, mais finalement ce calme devient inexpugnable, permanent, inébranlé par les contacts les plus violents, na dukkhena gurunâpi vicâlyate. Cette âme intérieure paisible observe les troubles du mental extérieur avec ce détachement et cette indulgence que l'on accorde, sans s'y appesantir, aux petites joies et aux petits chagrins d'un enfant : elle ne s'identifie pas à eux, car elle voit bien qu'ils n'ont pas de réalité permanente. Et finalement, peu à peu, le mental extérieur lui-même accepte aussi cette sérénité calme et indifférente ; il cesse d'être attiré par les choses qui l'attiraient ou troublé par les chagrins et les douleurs auxquels il avait l'habitude d'attacher une importance si irréaliste. Ainsi apparaît le troisième pouvoir, un pouvoir de paix et de vaste tranquillité qui imprègne tout, la béatitude de la délivrance face aux assauts d'une nature qui s'imposait à elle-même des tortures fantastiques, et le bonheur extrême, profond, invariable, du contact de l'éternel et infini dont la présence permanente remplace la lutte et le tumulte des choses impermanentes, brahmasansparsham atyantam sukham ashnute. L'âme est établie en la félicité du moi, âtmaratih, en l'Ânanda unique et infini de l'esprit, elle n'est plus à la chasse des contacts extérieurs ni de leurs chagrins et de leurs plaisirs. Elle observe simplement le monde comme le spectateur d'une pièce de théâtre ou d'une action à laquelle elle n'est plus tenue de participer.

La troisième voie est celle de la soumission ; ce peut être une résignation chrétienne fondée sur la soumission à la volonté de Dieu, ou une acceptation non égoïste des choses et des événements en tant que manifestations de la Volonté universelle dans le temps, ou un abandon complet de notre personne au Divin ou Purusha suprême. De même que la première voie, et la première méthode, se fondaient sur la volonté, et la deuxième sur la connaissance et le discernement rationnel, cette troisième méthode s'appuie sur le caractère et le cœur et elle est très intimement liée au principe de la bhakti. Poussée à l'extrême, elle arrive au même résultat : une égalité parfaite, car le nœud de l'ego est défait et les exigences personnelles disparaissent peu à peu : nous ne nous sentons plus liés par la joie que nous donnent les choses agréables ni affligés par les choses déplaisantes ; nous les acceptons sans empressement et les rejetons sans nous tourmenter car nous les rapportons toutes au Maître de notre être. Nous nous soucions de moins en moins du résultat personnel et n'attachons d'importance qu'à une seule chose : nous approcher du Divin, être en contact et en harmonie avec l'Existence universelle et infinie ; être unis au Divin, devenir son moyen d'expression, son instrument, son serviteur, son amant, et nous réjouir en Lui de notre relation avec Lui, sans autre objet ni autre cause de joie ou de chagrin. Ici aussi, une scission peut se produire pendant un certain temps entre le mental inférieur des émotions habituelles et le mental supérieur, psychique, d'amour et de don de soi, mais finalement le premier cède, change et se transforme, il est immergé dans l'amour, la joie et la félicité du Divin et n'a d'autre intérêt ni d'autre attirance. Dès lors, au-dedans, tout est paix et béatitude égales de cette union : l'unique béatitude silencieuse qui dépasse toute compréhension, la paix qui demeure dans les profondeurs de notre existence spirituelle et n'est point touchée par les sollicitations des remous inférieurs.

Même si leur point de départ diffère, ces trois voies coïncident, d'abord parce qu'elles inhibent les réactions normales du mental face aux contacts extérieurs, bāhya-sparshān, et ensuite parce qu'elles opèrent une séparation nette entre le moi ou esprit et l'action extérieure de la Nature. Mais il est évident que notre perfection sera plus vaste et plus complète encore, plus inclusive, si nous pouvons atteindre à une égalité pleinement dynamique qui nous permettra non seulement de nous retirer du monde ou de l'affronter avec un calme distant et détaché, mais de revenir dans le monde et d'y vivre pleinement avec le pouvoir de l'Esprit calme et égal. Ce retour est possible parce qu'en réalité le monde, la Nature et l'action ne sont pas choses complètement séparées du Moi. Ils sont une manifestation de l'Âme qui est Tout, du Divin. Les réactions du mental habituel sont une dégradation des valeurs divines ; sans elles, ces valeurs nous apparaîtraient dans leur évidente vérité. Elles sont une falsification, une ignorance qui altère le jeu : une ignorance qui part de l'involution du Moi dans l'aveugle nescience de la Matière. Dès que nous recouvrons la pleine conscience du Moi, de Dieu, nous pouvons attribuer une vraie valeur divine aux choses, les recevoir et agir sur elles avec le calme, la joie, la connaissance, la volonté clairvoyante de l'Esprit. Quand nous voyons les choses ainsi, l'âme commence à sentir une joie égale dans l'univers, elle accepte toutes les énergies, sa connaissance saisit la vérité spirituelle derrière tous les phénomènes de cette manifestation divine. Elle possède le monde comme le Divin le possède, dans une plénitude de lumière, de pouvoir et d'Ânanda infinis.

On peut donc aborder toute cette existence par un yoga d'égalité positive et active au lieu d'une égalité négative et passive. Ceci exige tout d'abord une nouvelle connaissance, c'est-à-dire une connaissance de l'unité : voir toutes choses comme soi-même, voir toutes choses en Dieu et Dieu en toutes choses. Alors se manifeste la volonté d'accepter également tous les phénomènes, tous les événements, toutes les

circonstances, toutes les personnes et toutes les forces comme des masques du Moi, comme des mouvements de l'unique énergie, des effets de l'unique pouvoir en action, gouvernés par l'unique sagesse divine ; sur la base de cette volonté de connaissance supérieure croît la force de faire face à toute chose avec une âme et un mental impassible. Nous devons identifier notre moi avec le moi de l'univers, voir et sentir notre unité avec toutes les créatures, percevoir que toutes les forces, toutes les énergies, tous les effets, sont le mouvement de l'énergie de notre moi et, par conséquent, intimement nôtres — évidemment pas les mouvements de notre moi égoïste qui doit être réduit au silence, éliminé, rejeté, sinon cette perfection ne pourrait être atteinte, mais ceux d'un moi plus vaste, impersonnel ou universel, avec lequel nous ne faisons qu'un désormais. Car notre personnalité n'est plus dès lors qu'un centre d'action de ce moi universel, mais un centre en relation et en harmonie parfaite avec toutes les autres personnalités, et, de même, avec tout ce que nous appelons des objets et des forces impersonnelles, mais qui, en fait, sont aussi des pouvoirs de l'unique Personne impersonnelle : Purusha, Dieu, le Moi ou Esprit. Notre individualité lui appartient et n'est plus incompatible avec l'être universel ni séparée de lui ; elle s'est universalisée, elle connaît l'Ânanda universel, elle est une avec tout et unie par amour avec tout ce qu'elle connaît, tout ce qu'elle touche et tout ce dont elle jouit. Car, à notre connaissance égale de l'univers et à notre volonté égale d'acceptation de l'univers, viendra s'ajouter la joie que nous ressentons alors dans toute la manifestation cosmique du Divin.

À ce niveau également nous pouvons noter trois résultats, trois pouvoirs que l'on obtient en suivant cette méthode. D'abord, nous acquérons un pouvoir d'égale acceptation spirituelle, dans la raison et la volonté supérieures, qui commencent à répondre à la connaissance spirituelle. Toutefois, même si la nature peut être persuadée de prendre cette attitude générale, nous voyons qu'un conflit demeure entre la raison et la volonté supérieures, et l'être mental inférieur qui s'accroche à la vieille manière égocentrique de voir le monde et de réagir à ses impacts. Puis nous constatons que l'être supérieur et l'être inférieur — bien qu'ils soient tout d'abord enchevêtrés, mêlés l'un à l'autre et qu'ils alternent, agissent l'un sur l'autre et luttent pour s'imposer —, peuvent être comme détachés de nous. La nature spirituelle supérieure se dégage de la nature mentale inférieure. Mais tant que le mental reste soumis aux réactions de chagrin et de trouble, aux joies et aux plaisirs inférieurs, nous nous heurtons à une difficulté plus grande encore, qui n'a pas la même intensité dans les yogas plus strictement individualistes ; car non seulement le mental éprouve ses propres troubles et ses propres difficultés, mais il partage les joies et les chagrins des autres, vibre à leur contact avec une sympathie poignante, sent leur impact avec une sensibilité subtile et les fait siens ; en outre, les difficultés d'autrui viennent s'ajouter aux nôtres et les forces qui s'opposent à la perfection résistent avec une opiniâtreté d'autant plus grande qu'elles sentent que ce mouvement est une attaque contre leur royaume universel, une tentative de conquête, et qu'il ne s'agit pas simplement d'une âme isolée qui échappe à leur règne. Mais finalement, nous nous apercevons aussi que vient un pouvoir de surmonter ces difficultés ; la raison et la volonté supérieures s'imposent au mental inférieur et celui-ci se change perceptiblement en l'un des vastes modes de la nature spirituelle ; il trouve même une félicité à sentir, à affronter et surmonter tous les troubles, tous les obstacles et les difficultés, jusqu'à ce qu'ils soient éliminés par sa propre transformation. Dès lors, l'être tout entier vit dans un pouvoir souverain, dans la joie et le calme universels, dans la félicité et la volonté clairvoyantes de l'Esprit en soi et dans sa manifestation.

Pour comprendre le fonctionnement de cette méthode positive, nous pouvons noter brièvement son principe relativement aux trois grands pouvoirs que sont la connaissance, la volonté et les sentiments. Toute émotion, tout sentiment, toute sensation est, pour l'âme, une manière d'entrer en contact avec les manifestations du Moi dans la nature et de découvrir leurs valeurs réelles. Mais ce que le moi éprouve est une félicité universelle, Ânanda. Au contraire, l'âme dans le mental inférieur, nous l'avons vu, attribue à cette félicité trois valeurs variables de douleur, de plaisir et d'indifférence neutre, qui se mêlent l'une à l'autre avec plus ou moins d'intensité. Ces gradations dépendent du pouvoir qu'a la conscience individualisée d'affronter, de sentir, assimiler, neutraliser ou maîtriser tout ce qui vient à elle du moi plus grand qu'elle a exilé d'elle-même par son individualisation séparatrice et changé en un non-moi dans son expérience. Mais tout le temps, à cause de ce Moi plus grand en nous, une âme secrète saisit une félicité en toutes ces choses, y puise de la force, croît par tout ce qui la touche et profite autant des expériences adverses que des expériences favorables. Cette félicité peut même être sentie par l'âme extérieure de désir ; en fait, c'est à cause d'elle que nous avons de la joie à exister et que nous pouvons même trouver un certain genre de plaisir dans la lutte, la souffrance et les couleurs plus violentes de l'existence. Mais pour goûter l'Ânanda universel, tous nos instruments doivent apprendre à goûter la joie essentielle de toutes choses au lieu d'une joie partielle et pervertie. En toutes choses, il existe un principe d'Ânanda que la compréhension peut saisir et la sensibilité sentir comme leur goût de félicité, leur rasa (*) ; mais d'ordinaire, au lieu de cela, elles leur attribuent des valeurs arbitraires, inégales, contradictoires ; il faut donc les amener à percevoir toutes choses à la lumière de l'esprit et à transformer ces valeurs provisoires en le rasa réel, égal, essentiel et spirituel.

(*) Prononcer rassa

Le principe de vie est censé donner à cette appréhension du principe de félicité, rasa-grahana, la forme d'une intense jouissance de possession, bhôga, qui fait que tout l'être vital vibre, l'accepte et s'en réjouit ; mais d'ordinaire, à cause du désir, il n'est pas égal à sa tâche et change cette félicité en trois formes inférieures, de douleur, de plaisir, sukha-bhôga dukha-bhôga, ou de rejet de l'un et de l'autre : ce que nous appelons insensibilité ou indifférence. Le prâna, ou être vital, doit se libérer du désir et de ses inégalités, il doit accepter et changer en jouissance pure le rasa perçu par l'intelligence et la sensibilité. Dès lors, les instruments n'opposent plus d'obstacle à la troisième étape où tout se change en l'extase pleine et pure de l'Ânanda spirituel.

Dans le domaine de la connaissance également se produisent trois réactions mentales vis-à-vis des choses : l'ignorance, l'erreur et la connaissance vraie. L'égalité positive les acceptera toutes trois dans un premier temps comme des mouvements de la manifestation d'un moi qui évolue hors de l'ignorance et, à travers la connaissance partielle et déformée, cause de l'erreur, qui accède à la connaissance vraie. Elle traitera l'ignorance du mental pour ce qu'elle est psychologiquement : un état où la substance de la conscience est obscurcie, voilée et recouverte, où la connaissance du Moi Tout-Connaissant est dissimulée comme dans une gangue obscure ; elle se concentrera sur le Moi par le mental, et à l'aide des vérités connexes déjà connues, par l'intelligence ou par une concentration intuitive, elle délivrera la connaissance de son voile d'ignorance. Elle ne s'accrochera pas uniquement à ce qui est connu, ni n'essayera de tout faire entrer de force dans son petit cadre, mais traitera le connu et l'inconnu avec un mental égal et ouvert à toutes les possibilités. Elle traitera similairement l'erreur : elle acceptera l'écheveau embrouillé de la vérité et de l'erreur mais ne s'accrochera à

aucune opinion et cherchera, au contraire, l'élément de vérité qui est derrière toutes les opinions et la connaissance cachée dans l'erreur — car toute erreur est la déformation d'un fragment incompris de la vérité, et c'est de cette vérité qu'elle tire sa vigueur, non de son interprétation fautive ; elle acceptera les vérités établies et pourtant ne se laissera pas limiter par elles : elle restera toujours ouverte à une connaissance nouvelle et à la recherche d'une sagesse réconciliatrice et unificatrice toujours plus intégrale, toujours plus vaste. Celle-ci ne peut venir pleinement qu'en s'élevant au plan supramental idéal 1 ; par conséquent, le chercheur égal de la vérité ne s'attachera pas à l'intellect et à ses opérations et ne pensera pas que tout finit là ; il sera prêt à s'élever au-delà, il acceptera chaque étape de l'ascension et la contribution de chacun des pouvoirs de son être, mais seulement pour les hisser à une vérité plus haute encore.

1. « La pensée supramentale présente toujours l'idée comme une substance d'être lumineuse, une substance de conscience lumineuse, qui prend telle ou telle forme de pensée significative ; par conséquent, elle ne donne pas cette impression d'un gouffre entre l'idée et le réel comme nous pouvons le sentir dans le mental ; au contraire, c'est une réalité en soi, c'est une "idée réelle", c'est le corps même de la réalité. Quand elle fonctionne dans sa pureté naturelle, elle suscite un phénomène de lumière spirituelle qui est tout différent de la clarté intellectuelle et elle s'accompagne d'une grande force réalisatrice, d'un ravissement lumineux. C'est une vibration intensément sensible d'être, de conscience et d'Ânanda. » (Sri Aurobindo, La Synthèse des Yogas, tome II, p. 345.)

Il doit tout accepter, mais ne s'accrocher à rien, n'être rebuté par aucune chose, si imparfaite ou subversive soit-elle pour les idées établies, mais il ne doit pas permettre non plus que rien ne prenne possession de lui au détriment du libre fonctionnement de l'Esprit de Vérité. Cette égalité de l'intelligence est une condition essentielle pour s'élever à la connaissance supérieure, supramentale et spirituelle. La volonté en nous, parce qu'elle est généralement le pouvoir le plus dynamique de notre être — il existe une volonté de connaissance, une volonté de vie, une volonté des émotions, une volonté agissant dans chaque partie de notre nature —, prend bien des formes et répond au jeu du monde par des réactions variées, entre autres l'incapacité, le pouvoir limité, la maîtrise, ou la volonté juste, la volonté fautive ou pervertie ou neutre, et dans le mental éthique la vertu, le péché et la volonté a-morale.

L'égalité positive accepte tout cela aussi comme un échec de valeurs provisoires qui constituent son point de départ obligatoire, mais qu'elle doit transformer en une maîtrise universelle, en une volonté de Vérité et de Rectitude universelle, en la liberté de la Volonté divine en action.

La volonté égale n'a pas besoin de sentir de remords, de douleur, de découragement pour ses trébuchements ; si ces réactions surviennent dans sa mentalité habituelle, elle regardera simplement dans quelle mesure elles indiquent une imperfection et ce qui doit être corrigé — car elles ne sont pas toujours un indice juste —, et ainsi les dépassera pour trouver au-delà une direction égale et calme. Elle verra que même ces trébuchements sont nécessaires à l'expérience, et finalement que ce sont des pas qui conduisent au but. Derrière et dans tout ce qui se produit en nous-mêmes et dans le monde, elle cherchera la signification et la direction divines ; par-delà les limitations obligatoires, elle verra une limitation volontaire du Pouvoir universel par laquelle il règle ses pas et ses degrés — obligatoires pour notre ignorance, volontaires pour la connaissance divine —, et elle les dépassera pour s'unir au pouvoir sans limite du Divin. Elle verra toutes les énergies et toutes les actions comme des forces issues de

l'unique Existence, et leurs perversions comme des imperfections — inévitables dans le déroulement du mouvement — de pouvoirs qui étaient nécessaires à ce mouvement. Ainsi, elle sera charitable pour toutes les imperfections, tout en poursuivant fermement une perfection universelle. Cette égalité ouvrira la nature à la direction de la Volonté divine et universelle et la préparera à l'action supramentale où le pouvoir de l'âme en nous s'emplit lumineusement du pouvoir de l'Esprit suprême et ne fait plus qu'un avec lui.

Le yoga intégral se servira des deux méthodes, passive et active, selon le besoin de la nature et la direction de l'esprit intérieur, l'antaryâmîn. Il ne s'en tiendra pas à la méthode passive qui conduirait seulement à quelque salut individuel quiétiste ou à la négation de l'être actif universel et spirituel, ce qui serait en contradiction avec la totalité de son but. Il suivra la méthode de l'endurance mais ne se contentera pas d'une force et d'une sérénité détachées ; il s'acheminera au contraire vers une force et une maîtrise positives où il n'y aura plus besoin d'endurance parce que le moi sera spontanément, calmement et puissamment en possession de l'énergie universelle et capable de décider facilement et joyeusement de toutes ses réactions dans l'unité et l'Ânanda. Il se servira de la méthode de l'indifférence impartiale mais sans verser dans une indifférence qui regarde de loin toutes choses ; au contraire, il acceptera impartialement tous les aspects de la vie afin de pouvoir transformer ses expériences en les valeurs plus vastes de l'esprit égal. Il saura aussi, si nécessaire et pour un temps, se résigner et se soumettre ; mais par l'abandon complet de son être personnel au Divin il atteindra à l'Ânanda qui possède tout et en lequel ces mouvements sont inutiles, et à l'harmonie parfaite avec l'universel qui n'est pas simplement un acquiescement mais une unité qui embrasse tout, au service parfait et à la parfaite soumission du moi naturel au Divin. Ainsi l'esprit individuel possédera le Divin dans toute sa plénitude. Il mettra à profit la méthode positive mais ne s'arrêtera pas à une acceptation individuelle des choses, qui aurait pour effet de changer l'existence en un champ de connaissance, de pouvoir et d'Ânanda exclusivement individuels, aussi parfaits soient-ils. Et de plus, il se sentira uni à l'existence des autres individus, vivra pour leur bien et pas seulement pour le sien, leur viendra en aide, sera pour eux un instrument parmi d'autres, une force associée participant au même mouvement de perfection. Il vivra pour le Divin, ne fuira pas l'existence du monde, ne sera pas attaché à la terre ni aux cieux, ni à quelque libération supracosmique. Uni au Divin sur tous ses plans également, il saura vivre en Lui aussi bien dans le Moi que dans la manifestation.

Yoga de la perfection de soi

chapitre 13

L'action de l'égalité

Les distinctions déjà faites auront suffisamment montré ce que signifie l'état d'égalité. Ce n'est pas simplement une immobilité ni une indifférence, pas un retrait de l'expérience mais une position supérieure par rapport aux réactions actuelles du mental et de la vie. C'est une manière spirituelle de répondre à la vie, ou plutôt de l'embrasser et de la contraindre à devenir une forme d'action parfaite du moi, de l'esprit. C'est le premier secret de la maîtrise que l'âme doit avoir sur la vie. Quand nous avons atteint à une égalité parfaite, nous sommes admis dans le domaine de la nature spirituelle et divine. L'être mental dans un corps essaie bien de contraindre et de conquérir la vie, mais à chaque tournant il est contraint par elle parce qu'il est soumis aux réactions du désir du moi vital. Être égal, ne pas être dominé par la force du désir, si violente soit-elle, telle est la première condition de la maîtrise réelle, c'est la base de la conquête de soi. Mais l'égalité mentale pure et simple, si forte soit-elle, a un défaut : elle encourage l'immobilité. Pour se protéger du désir, elle limite sa volonté et son action. Seul l'esprit peut supporter les sublimes rapidités d'une volonté impassible, tout en faisant preuve d'une patience illimitée. Aussi juste dans une action lente et mesurée que dans une action rapide et violente, aussi sûr dans une action soigneusement tracée et délimitée que dans une action immense et titanique, il peut accepter le travail le plus modeste dans le cercle le plus étroit du cosmos, mais il peut œuvrer aussi dans le tourbillon du chaos avec la compréhension des choses et la force créatrice ; et il en est capable car son acceptation détachée, mais aussi sa sympathie profonde, lui donnent, dans un cas comme dans l'autre, un calme, une connaissance, une volonté et un pouvoir infinis. Il a ce détachement parce qu'il se tient au-dessus de tous les événements, toutes les formes, toutes les idées, tous les mouvements qu'il embrasse de son regard ; et pourtant il les accepte tous en lui car il se sent un avec toutes choses. Sans cette expérience profonde de la libre unité, ekatvam anupashyatah, il ne peut y avoir de complète égalité spirituelle.

La première tâche du sâdhak est de s'assurer qu'il possède la parfaite égalité et dans quelle mesure ; sinon, il doit trouver la faille et exercer sans relâche sa volonté sur sa nature ou faire appel à la volonté du Purusha pour se débarrasser du défaut et de ses causes. Il doit posséder quatre qualités : d'abord l'égalité au sens le plus pratique et concret du terme, samatâ, être libre de toutes préférences mentales, vitales et physiques, accepter également toutes les œuvres de Dieu en lui et autour de lui ; deuxièmement, une paix solide et une absence de toute perturbation et de tout désordre, shânti ; troisièmement, un pur bonheur intérieur, un bien-être spirituel invariable en son être naturel, sukham ; enfin, une joie claire et le rire de l'âme qui embrasse la vie et l'existence tout entière. Être égal, c'est être infini et universel ; ne pas se limiter, ne pas s'enchaîner à telle ou telle forme du mental et de la vie ni à leurs préférences et leurs désirs partiels. Mais puisque l'homme, en sa nature présente, vit dans ses formations mentales et vitales et non dans la liberté de l'esprit, il est naturellement attaché à ces formations et aux désirs ou préférences qu'elles impliquent. Les accepter est tout d'abord inévitable, les dépasser est extrêmement difficile et peut-être impossible, tant que nous sommes obligés de nous servir du mental comme instrument d'action principal. Par conséquent, la première nécessité est de leur retirer au moins leur aiguillon, et même quand elles persistent, de les priver

de leurs revendications les plus fortes, de leur égoïsme, de leur emprise la plus violente sur notre nature.

La présence en nous d'un calme mental et spirituel imperturbable nous montrera dans quelle mesure nous avons réussi. Le sâdhak doit être vigilant et prendre la position du Purusha qui, derrière le mental, observe et consent ; ou mieux encore, il se tiendra dès que possible au-dessus du mental et repoussera le moindre signe, la moindre vibration de trouble, d'anxiété, de chagrin, de révolte, toute perturbation mentale. Au moindre remous, il devra immédiatement découvrir la source, le défaut qu'il signale, la faille de la revendication égoïste ou du désir vital, l'émotion ou l'idée qui l'a suscité, et le décourager par sa volonté, par son intelligence spiritualisée, par l'unité de son âme avec le Maître de son être. À aucun prix il ne doit chercher d'excuse à ces mouvements, aucune justification intérieure ou extérieure, si naturelle, juste ou plausible puisse-t-elle sembler. Si c'est le prâna qui provoque troubles et réclamations, il se séparera de lui, fixera sa nature supérieure dans la buddhi, et, avec son aide, disciplinera et rejettera les revendications de l'âme de désir. Il suivra la même méthode pour les émotions du cœur qui protestent et le perturbent. Mais si la volonté et l'intelligence elles-mêmes sont en faute, le trouble est plus difficile à maîtriser, car dans ce cas c'est l'auxiliaire ou l'instrument principal qui s'est fait le complice de la révolte contre la Volonté divine, et les vieilles perversions des éléments inférieurs affaiblis profitent de cet assentiment pour redresser la tête. Par conséquent, il faut constamment insister sur une seule idée maîtresse : la soumission au Maître de notre être, au Divin qui est en nous et dans le monde, au Moi suprême, à l'Esprit universel. La buddhi doit se fixer sur cette idée et décourager toutes ses autres volontés mineures ou préférences particulières et enseigner à tout l'être que l'ego — qu'il fasse entendre ses réclamations par la raison, par la volonté personnelle, par le cœur ou l'âme de désir dans le prâna — n'a aucun droit d'aucune sorte, et que tout chagrin, toute révolte, toute impatience, tout trouble, sont une violence faite au Maître de notre être.

Cette soumission totale sera le soutien principal du sâdhak parce qu'en dehors de l'immobilité complète et de l'indifférence pour toute action, qui est à éviter, c'est le seul moyen qui permette d'atteindre la paix et le calme absolu. Nous ne devons pas tolérer que la persistance du trouble, ashânti, et le temps qu'exigent cette purification et cette perfection deviennent des causes de découragement et d'impatience. Le trouble vient de ce que quelque partie de la nature réagit encore ; sa récurrence souligne la présence du défaut et met le sâdhak sur ses gardes afin qu'il exerce une volonté plus éclairée et plus constante pour s'en débarrasser. Quand le trouble est trop fort pour être tenu à distance, il faut le laisser passer et décourager son retour par une vigilance et une insistance redoublées de la buddhi spiritualisée. Si nous persistons, nous verrons que le trouble perd peu à peu de sa force, devient de plus en plus extérieur et ne fait plus que de brèves réapparitions, jusqu'à ce que, finalement, le calme devienne la loi de l'être. Cette règle vaut aussi longtemps que la buddhi mentale reste l'instrument principal ; mais quand la lumière supramentale prend possession du mental et du cœur, il ne peut plus y avoir de trouble, de chagrin, de perturbation, car le supramental vient avec la force illuminée d'une nature spirituelle où ces remous ne peuvent plus se produire. Là, les seules vibrations et les seules émotions sont celles de la nature même de l'unité divine, qui est Joie : ânamaya.

Ce calme solide dans tout l'être doit être invariable, quoi qu'il arrive : dans la bonne santé et dans la maladie, dans le plaisir et dans la peine, même dans la souffrance physique la plus intense, dans la bonne et la mauvaise fortune, la nôtre ou

celle de ceux que nous aimons, dans le succès et dans l'échec, dans l'honneur et l'outrage, la louange et le blâme, la justice ou l'injustice qui nous est faite — dans tout ce qui affecte d'ordinaire le mental. Si nous voyons partout l'unité, si nous reconnaissons que tout arrive par la volonté divine, si nous voyons Dieu en tout — dans nos ennemis, ou plutôt en ceux qui s'opposent à nous dans le jeu de la vie, autant qu'en nos amis, dans les pouvoirs qui nous affrontent et nous résistent autant que dans ceux qui nous favorisent et nous assistent, dans toutes les énergies et toutes les forces, tous les événements, et si, en outre, nous pouvons sentir que rien n'est séparé de notre moi, que le monde entier ne fait qu'un avec nous en notre être universel, alors le cœur et le mental trouvent beaucoup plus facile de prendre cette attitude. Mais même avant de parvenir à cette vision universelle ou avant même qu'elle soit fermement établie en nous, nous devons, par tous les moyens en notre pouvoir, insister sur cette égalité réceptive et active, sur ce calme invariable. Une seule goutte de cela, *alpam api asya dharmasya*, est un grand pas vers la perfection ; une première et solide fondation de cette calme égalité marque le début de la perfection pour l'âme libérée ; son intégralité nous assure un progrès rapide dans tous les autres éléments de la perfection, car sans elle nous sommes privés d'une base solide ; et si elle nous fait fortement défaut, nous retomberons constamment à l'état inférieur du désir, de l'ego, de la dualité et de l'ignorance.

Quand ce calme est acquis, les préférences vitales et mentales perdent de leur force perturbatrice ; elles demeurent simplement comme une habitude mentale superficielle. L'acquiescement ou le rejet vital, l'empressement à accueillir tel événement plutôt qu'un autre, l'acquiescement ou le rejet mental, la préférence pour telle idée ou telle vérité plus séduisante qu'une autre, la volonté bien affirmée d'obtenir tel résultat plutôt qu'un autre, ne sont plus qu'un mécanisme de surface, encore nécessaire pour indiquer la direction dans laquelle la Shakti doit s'orienter ou dans laquelle, pour le moment, elle est poussée par le Maître de notre être. Mais tout cela n'a plus la troublante apparence d'une volonté égoïste véhémence, d'un désir intolérant, d'une attirance obstinée. Ces apparences peuvent persister pendant un temps sous une forme atténuée, mais à mesure que le calme de l'égalité s'accroît, s'approfondit, devient plus essentiel et plus compact, *ghana*, elles disparaissent, cessent de colorer la substance mentale et vitale, ou ne font qu'effleurer le mental physique le plus extérieur sans pouvoir pénétrer en nous ; et finalement, même cette récurrence, même cette apparition aux portes extérieures du mental, cessent complètement. Dès lors, nous percevons de façon concrète et vivante que tout en nous est accompli et dirigé par le Maître de notre être, *yathâ prayukto'smi, tathâ karomî* 1 , ce qui n'était auparavant qu'une idée forte ou une foi, avec, de temps à autre, des aperçus indirects de l'action divine derrière les devenirs de notre nature personnelle. Désormais, chaque mouvement est vu comme la forme que la Shakti, le pouvoir divin en nous, donne aux indications du Purusha ; une forme encore personnalisée sans doute, encore amoindrie dans la tournure inférieure du mental, mais qui n'est plus foncièrement égoïste, plus une forme imparfaite ni une évidente déformation. Il nous reste maintenant à dépasser ce stade même, car l'action et l'expérience parfaites ne doivent pas être déterminées par une préférence mentale ni vitale, quelle qu'elle soit, mais par cette volonté spirituelle révélatrice et inspiratrice qu'est la Shakti en son initiative directe véritable. Quand je dis : « La tâche que Tu m'assignes, je l'exécute », j'introduis encore une réaction mentale, un élément personnel qui limite. Car c'est le Maître qui fera son œuvre à travers nous en tant qu'instrument, et il ne doit y avoir en moi aucune préférence mentale ni autre qui limite, intervienne et puisse produire un fonctionnement imparfait. Le mental doit devenir un canal silencieux,

lumineux des révélations de la Vérité supramentale et de la Volonté contenue dans sa vision. Dès lors, l'action sera l'action de la Vérité et de l'Être suprêmes et non une traduction mentale diminuée ou incorrecte. Si telle limitation, telle sélection, telle relation est imposée, c'est le Divin qui se l'impose à lui-même dans l'individu pour un temps et à ses propres fins ; ce n'est pas un phénomène obligatoire et définitif ni une détermination ignorante du mental. La pensée et la volonté sont désormais une action du lumineux Infini, une formulation qui n'exclut pas les autres formules mais, au contraire, les met à leur place exacte par rapport à elle-même, les englobant ou même les transformant, tout en s'acheminant vers de plus vastes formes de la connaissance et de l'action divines.

1. « La tâche qui m'est assignée [par Toi], je l'exécute. » (Pândava-Gîtâ)

Le premier calme à se manifester s'apparente à la paix ; c'est une absence de toute agitation, tout chagrin, toute perturbation. À mesure que l'égalité se renforce, sa substance se change plus complètement en pur bonheur et en bien-être spirituel. C'est la joie de l'esprit en soi qui ne dépend de rien d'extérieur pour atteindre son absolu, nirâshraya, comme il est dit dans la Gîtâ, antah-sukho antar-ârâmah : c'est un bonheur intérieur qui dépasse tout, brahma-samsparsham atyantam sukham ashnute. Rien ne peut déranger cet état ; il s'étend même aux choses extérieures que regarde l'âme et leur impose aussi sa loi de tranquille joie spirituelle. Mais sa base reste encore le calme, c'est une joie neutre, unie, tranquille, ahaïtuka. Puis, à mesure que croît la lumière supramentale, un plus grand Ânanda se manifeste qui est la base du ravissement innombrable de l'esprit en tout ce qu'il est, tout ce qu'il devient, tout ce qu'il voit et tout ce dont il a l'expérience ; c'est la source du rire de la Shakti qui accomplit lumineusement les œuvres du Divin et porte son Ânanda dans tous les mondes.

Quand elle est parfaite, l'action de l'égalité transforme toutes les valeurs à partir du pouvoir d'ânandamaya, de la joie divine. L'action extérieure peut rester ce qu'elle était — ou elle peut changer suivant l'ordre de l'Esprit et conformément aux nécessités du travail pour le monde —, mais toute l'action intérieure est d'une autre sorte. La Shakti et ses différents pouvoirs de connaissance, d'action, de jouissance, de création, de formulation, s'appliqueront aux divers desseins de l'existence, mais dans un autre esprit ; ce seront les desseins, les résultats, les lignes d'action fixés par le Divin en sa lumière d'en haut, et non ceux que réclame l'ego pour son propre bien séparé. Le mental, le cœur, l'être vital, le corps lui-même seront satisfaits de tout ce qui leur viendra du grand Dispensateur et Maître de leur être ; en cela, ils trouveront une satisfaction spiritualisée et une félicité plus subtiles, et pourtant plus complètes, tandis que la connaissance et la volonté divines au-dessus œuvreront à la réalisation future de leurs desseins. Dès lors, le succès et l'échec n'ont plus le sens qu'ils ont d'ordinaire : il ne peut pas y avoir d'échec car tout ce qui arrive est l'intention du Maître des mondes et n'est pas définitif. C'est un pas sur Son chemin, et si cet échec ressemble à une opposition, à une défaite, un démenti, et même momentanément à une négation totale du but assigné à l'être qui sert d'instrument, ce n'est qu'une apparence et, plus tard, l'échec apparaîtra à sa vraie place dans l'économie de l'action du Seigneur ; une vision supramentale plus complète peut même voir immédiatement ou d'avance sa nécessité et sa vraie relation avec le résultat final auquel il semble si contraire, et qu'il semble même interdire définitivement. Ou bien, tant que la lumière est insuffisante, s'il y a eu quelque erreur d'interprétation du but ou de la ligne d'action et des étapes menant au résultat, l'échec vient pour rectifier l'erreur et il est accepté

avec calme, sans causer de découragement ni de fluctuation dans la volonté. Finalement, nous comprenons que l'échec n'existe pas ; l'âme trouve une félicité égale, passive ou active, à tous les événements, car elle voit en eux des étapes ou des expressions de la Volonté divine. Ce changement de point de vue se produit de la même manière pour la bonne et la mauvaise fortune, l'agréable et le désagréable sous toutes leurs formes, mangala amangala, priya apriya.

Et il en est des personnes comme des événements : l'égalité amène un changement complet de point de vue et d'attitude. Le premier effet d'un mental égal et d'un esprit égal est de créer une charité et une tolérance intérieures grandissantes vis-à-vis de toutes les personnes, toutes les idées, les points de vue, les actions, parce que nous voyons que Dieu est en tous les êtres et que chacun agit selon sa nature, son svabhâva, et sa formule présente. Quand l'Ânanda égal, positif, est là, cet état s'approfondit et se change en une compréhension intime, et finalement en un amour universel égal. Rien de tout cela ne s'oppose à la diversité des relations ni à la diversité d'expression de l'attitude intérieure selon les besoins de la vie telle que la détermine la volonté spirituelle, et rien n'empêche d'affirmer avec fermeté telle idée ou tel point de vue, telle action contre telle autre pour les besoins et les desseins de la vie et par la même détermination, ni de résister ou d'agir vigoureusement et de s'opposer intérieurement ou extérieurement aux forces qui cherchent à barrer le chemin du mouvement décrété. On peut même voir surgir cette ruée d'énergie de Rudra 1 qui martèle avec force l'obstacle humain ou autre, ou l'écrase, parce que c'est nécessaire non seulement pour lui mais pour les desseins que le Divin poursuit dans le monde. Mais l'égalité dans son essence n'est pas altérée ni diminuée par ces expressions superficielles. L'esprit, l'âme fondamentale demeure identique à elle-même tandis que la Shakti de la connaissance, de la volonté, de l'action ou de l'amour fait son œuvre à travers les formes diverses qui lui sont nécessaires. Et finalement, tout devient la forme d'une lumineuse unité spirituelle avec tous les êtres, toutes les énergies, toutes les choses, au sein de l'être du Divin et de la force universelle unique, lumineuse, spirituelle. Et dans cette unité notre action fait inséparablement partie de l'action du tout, elle n'est pas séparée de lui et sent parfaitement que chaque relation est une relation avec le Divin en tout, dans les formes complexes de Son unité universelle. Cette plénitude ne peut guère être décrite dans le langage de la raison mentale qui divise, car elle se sert de tous les opposés, tout en leur échappant, et elle ne peut pas non plus s'exprimer dans les termes de notre psychologie mentale limitée. Elle appartient à un autre domaine de conscience, à un autre plan de notre être.

1. Rudra : l'aspect destructeur de Shiva.